

Rodin

Sans fard ni pathos

Charles-Henri Ramond

Number 315, September 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89218ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ramond, C.-H. (2018). Review of [Rodin : sans fard ni pathos]. *Séquences : la revue de cinéma*, (315), 33–33.

Rodin

Sans fard ni pathos

CHARLES-HENRI RAMOND

Nous avons eu droit aux drames biographiques plus ou moins officiels des peintres Renoir, Degas et Cézanne, nous avons pu voir il y a peu de temps celle sur Paul Gauguin (voir p. 28), réalisée par Édouard Deluc, et aussi, les deux superbes films centrés sur Camille Claudel. Cette fois, le cinéma français rend hommage à Auguste Rodin, figure incontournable de l'art hexagonal. Lancée à Cannes en 2017, année marquant le centième anniversaire de la mort du maître, la proposition de Jacques Doillon se distancie quelque peu de la biographie romancée classique, et se distingue nettement de l'hagiographie façon Deluc. Il supprime certains éléments historiques pour se concentrer sur une courte période de la vie de Rodin, celle – emblématique – allant de 1880 à 1899. Rodin est alors âgé de 40 ans lorsqu'il reçoit sa première commande prestigieuse, *La porte de l'enfer*, inspirée de Dante. S'enchaîneront deux décennies de grandes créations, plaçant le sculpteur à l'avant-garde de son temps.

L'art de Doillon est d'avoir su composer une œuvre personnelle, tout en suivant bon an mal an les composantes inhérentes, entendons incontournables, imposées par le genre. Suffisamment informatif pour répondre à l'appétit de connaissance du spectateur, son film dresse une vision éclairante de la psyché d'un artiste qui, comme bon nombre de ses congénères de l'époque, reste à ce jour très peu connu du public. Ce volet « éducatif » est cependant rehaussé d'une volonté marquée de laisser vivre la complexité du personnage, de ménager des zones d'ombres pour mieux faire resurgir le talent, certes, mais aussi la torture, l'angoisse et autres facettes les moins raffinées de l'homme. La forme sculptée par Doillon évite donc les droites et les raccourcis, joue sur les nuances et s'arrange avec l'Histoire pour redéfinir un être dans toute sa dualité, à la fois ténébreux et tendre, cabotin et rustre. Filmé principalement dans un atelier lugubre, on découvre ses mains sales, ses doutes, ses colères, ou encore ses relations fugaces ou tempétueuses. *Rodin* dévoile la passion de l'artiste pour le corps féminin, qu'il étudie autant avec de la glaise que dans l'alcôve.

En grand interrogateur de l'âme humaine qu'il est, Doillon ne porte pas de jugement moral.

S'il ne condamne pas les mœurs de son modèle, il n'encense pas davantage son génie. De plus, il déjoue le piège du pathos de « l'artiste incompris dans son for intérieur ». C'est bien là le mérite de l'auteur de *Le petit criminel* que d'avoir réussi à insuffler un regard tout à fait personnel pour créer un personnage tantôt grandiose, tantôt intime. En s'écartant légèrement du style qu'on lui connaît, il accorde son art à celui de son sujet. Avec son chef opérateur Christophe Beaucarne, le DOP attiré des films de Mathieu Amalric, il compose des plans et des déplacements de caméra qui affichent une rare limpidité. Les cadrages soulignent la gestuelle assurée et minutieuse de Rodin, tout en laissant jaillir la lutte permanente que cette précision devait mener contre la ferveur de l'inspiration dévorante. À l'instar des images teintées de sépia et de tonalités désaturées, la construction des espaces participe à l'élaboration d'atmosphères sombres, faisant écho à l'âme torturée du créateur.

La forme est stricte, presque austère, et peut paraître déstabilisante. Il est vrai que la théâtralité de l'ensemble se retrouve accentuée par des dialogues parfois pontifiants et le jeu pas toujours naturel des interprètes. Le marmonnant Vincent Lindon semble habité par son rôle, ressemblance physique comprise. Intériorité, regard froid et dense, le comédien donne au père de la sculpture moderne une gueule dont on se souviendra longtemps. Ce ne sera malheureusement pas le cas d'Izia Higelin que l'on sent à la peine dans la peau de Camille Claudel. Elle est frivole, s'insurge, rue dans les brancards, déborde de passion, mais navigue la plupart du temps au bord du cabotinage. Il faut dire que son célèbre personnage n'est pas le mieux écrit, et fait immanquablement penser aux inoubliables Juliette Binoche (*Camille Claudel 1915* de Bruno Dumont) et Isabelle Adjani (*Camille Claudel* de Bruno Nuytten). Face à ces comparaisons, l'interprétation de la fille du populaire chanteur paraît hors ton, de même que l'épilogue contemporain inutile. Rares fautes de goût de cette production classique dans sa facture qui rend au génie d'Auguste Rodin un hommage aussi profond que mesuré. ▲

Origine : France

Année : 2017

Durée : 1 h 59

Réal. : Jacques Doillon

Scén. : Jacques Doillon

Int. : Vincent Lindon, Izia Higelin, Séverine Caneete, Bernard Verley, Anders Danielsen Lie

Prod. : Kristina Larsen (Les Films du Lendemain)

Dist. : MK 2 | Mile End

Intériorité, regard froid et dense